

— J'approuve entièrement votre manière de voir.  
 — D'ailleurs la journée n'est plus longue, et puisque demain probablement nous serons arrivés à Gama-Damala, je ne vois aucun inconvénient à prendre notre repos du soir quelques heures plus tôt.

— Parfaitement.

— Levons le camp, ordonna de Sambry.

Déjà les indigènes nouveaux venus s'étaient mêlés à leurs congénères de la caravane et fraternisaient avec eux sur un ton qui confirmait pleinement leurs dispositions pacifiques.

Leur présence fut le signal d'un caquetage général et l'échange de causeries entre ces gens allait bon train.

On eut dit de vieux camarades qui se retrouvent, tant était sincère et familière la réception qu'on se fit de part et d'autre.

Sir William avait dans les yeux un éclair de satisfaction et flirtait dans les groupes avec cet air d'importance inoffensive qu'il savait si bien se donner.

— Voilà de vrais amis, dit-il au chef.

— Plût au ciel qu'ils les fussent tous !

### XIII

#### UNE INVASION DE MOUSTIQUES

Entretiens chacun avait repris sa charge et son bagage et l'on se mit en mouvement.

De Sambry et Harris conduisaient leur mulet par la bride, mais Sir William avait carrément monté le sien.

Ceci fit l'objet des moqueries de ses camarades.

— Quelle idée, fit le chef, de se mettre en selle pour une aussi petite distance.

William Darly se rengorgea avec des airs de grand seigneur.

— C'est que mes idées diffèrent des vôtres, répondit-il.

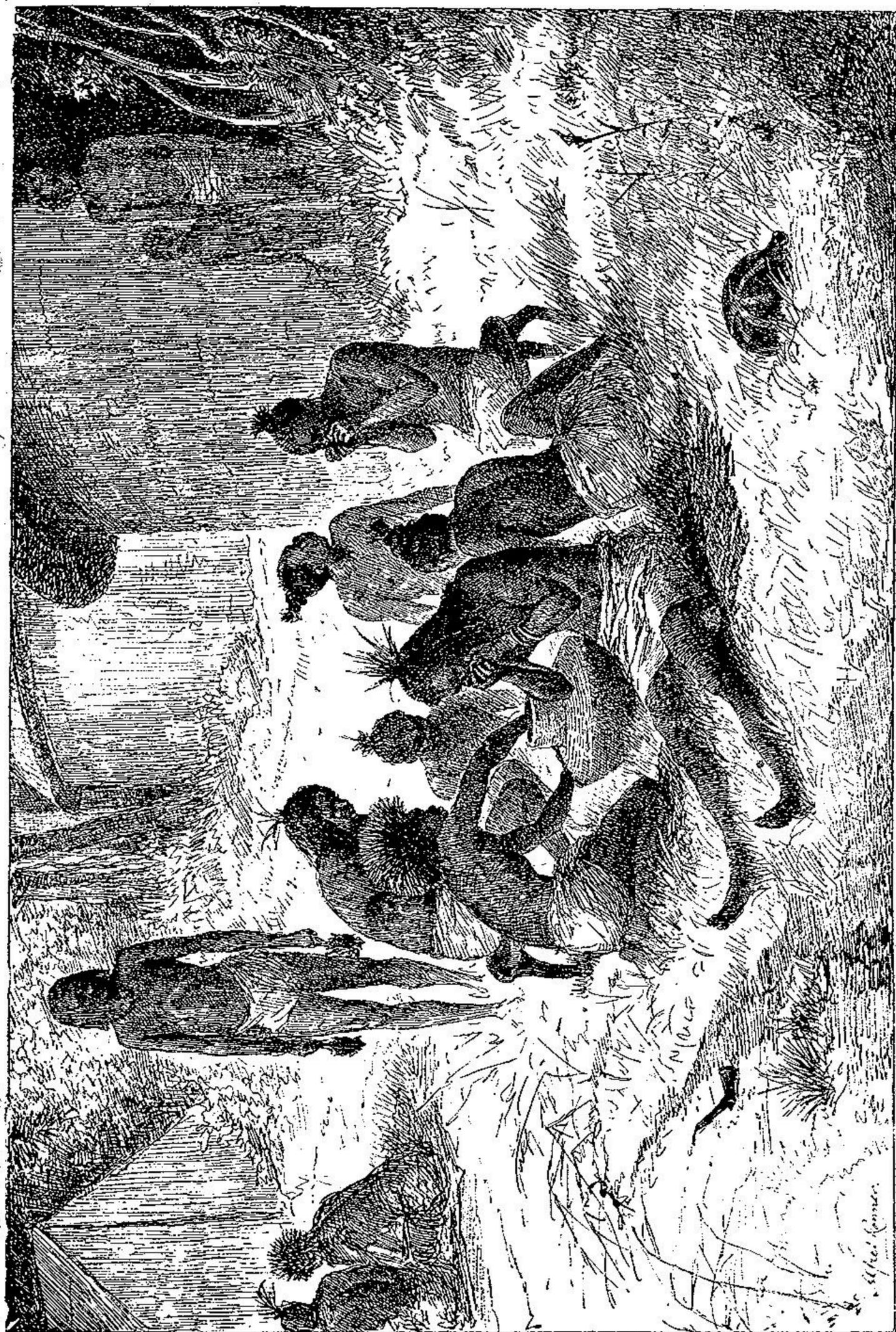
— Vraiment ?

— Absolument.

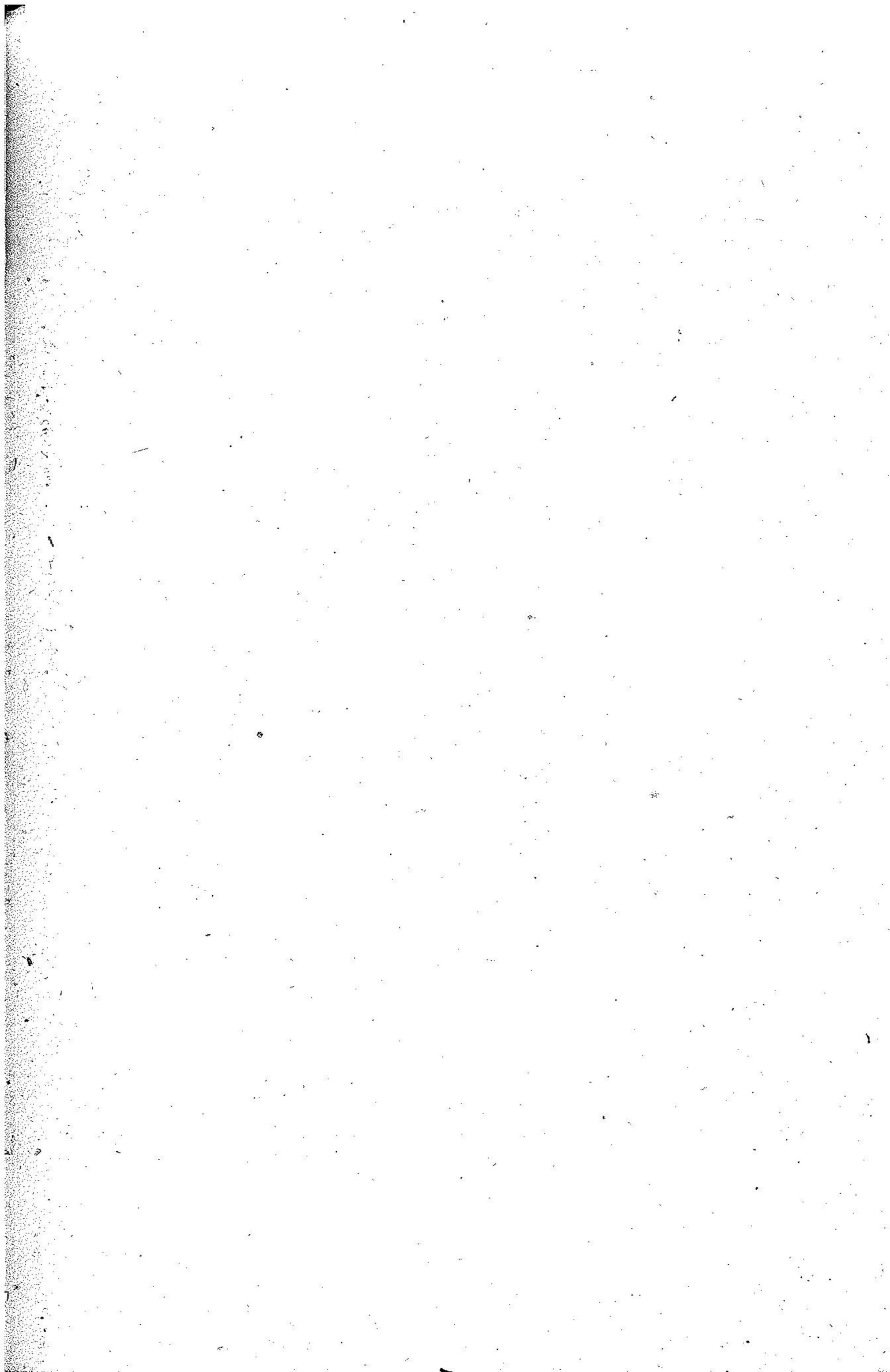
— Et puis-je savoir pourquoi ?

— Volontiers. Je pense plus loin que vous.

— En quel sens ?



CHACUN A SON TOUR ENFONÇA LE BRAS DANS LE VASE. (P. 143.)



— Voici : rien n'impose comme un cavalier ; et rien n'est piètre comme un fantassin.

— Je commence à comprendre.

— En effet, vous allez voir lequel des deux aura le plus de succès au village : ou de vous qui trottez sur vos jambes, ou de moi qui suis campé cinq pieds au-dessus du sol.

— Alors c'est une entrée triomphale que vous vous préparez ?

— Justement.

— Au fond, il se peut que vous ayez raison.

— Je crois bien que j'ai raison !

De Sambry laissa à son ami sa naïve gloriole et n'en continua pas moins à trainer derrière lui son baudet.

Les indigènes n'avaient pas trompé les explorateurs.

Après dix minutes de trajet on arriva à un large bouquet d'arbres, tout fait d'ombre et de fraîcheur.

— Voici notre village, fit le nègre conducteur.

En effet, dans un cercle mal ébauché s'éparpillaient quelques huttes, la plupart de forme ronde, basses, pauvres, mais d'une propreté excessive, bâties de la manière la plus rudimentaire.

C'était le village d'Olii.

La situation de ce lieu était charmante. L'ensemble des habitations formait comme un rêve perdu au milieu de la verdure, dont l'épaisseur était tellement prononcée qu'il était presque impossible aux regards de la traverser.

Une senteur délicieuse, faite des mille parfums des fleurs qu'émaillaient ce rideau vivant, s'exhalait en larges bouffées et embau-mait l'air comme un boudoir moderne.

Les oiseaux chanteurs avaient ornementé ce fouillis de nids innombrables, autour desquels ils répandaient à foison leurs refrains délurés, comme autant de perles jetées au hasard à la face des mortels qui hantaient ce coin superbe.

Dès les premiers pas que firent les voyageurs sous cette tonnelle si gracieusement bizarre, ils se sentirent comme soulagés et leurs poumons se dilatèrent largement au contact du souffle pur qui flottait dans l'espace.

Tout y était si vert, si printanier, si attrayant, et les lignes informes des huttes, et les figures mal équilibrées des indigènes, et les débris de toutes sortes qui jonchaient le sol, et l'aspect rude de cet ensemble semblaient disparaître et s'envoler devant le charme inouï

du décor, qui englobait le tout de ses bras séducteurs, et qui en formait un berceau de tourterelles.

Sans cérémonie aucune, les voyageurs furent reçus incontinent par le chef d'Olii, un bonhomme potelé, aux formes excessivement arrondies, et dont le corps grassouillet témoignait hautement les goûts gastronomiques.

Il disait être prévenu de leur visite, qui l'honorait grandement, et il espérait bien qu'ils voudraient profiter, pendant quelques jours, de la franche hospitalité qu'il leur offrait.

Ce procédé tout écossais plût beaucoup aux voyageurs et sir William était sur le point de passer une bonne et chaude poignée de main à ce digne apôtre des principes fraternels.

Mais il déclara rondement qu'une seule crainte le retenait, celle de se salir les doigts au toucher des mains crasseuses du monarque.

Les explorateurs firent quelques présents au chef de tribu et l'amitié se trouvait scellée d'un coup, « du moins provisoirement », ajouta Mwama, toujours méfiant.

Immédiatement on se prit à dresser les tentes et l'on eut même quelque peine à caser convenablement, dans cette enceinte étroite, le contingent assez volumineux des membres de la caravane.

On y réussit pourtant tant bien que mal et bientôt on se livra à un *far niente* des plus doux.

Aussitôt, comme d'habitude, le cerveau de sir William germa une idée.

— Si je régalais ces bonnes gens d'un air de mon orgue ? fit-il.

— A quoi pensez-vous ?

— Je crois que ce serait le moment.

— Je pense le contraire.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Faisons le moins de tapage possible.

— Pour les troupes de Calao ?

— Précisément.

— Les craignez-vous ?

— Non, mais je les évite.

— Vous avez tort.

— J'ai infiniment raison.

— Patience ; mais alors vous me permettrez bien de chasser un brin.

— Encore moins.

— Ah ça, vous avez donc juré de me faire mourir d'inaction ?

- Oh non, mais je préconise la prudence.
- Une prudence exagérée.
- La seule qui soit de mise.
- Parce que vous voulez bien la pratiquer.
- Enfin, elle m'énerve.
- C'est possible, mais j'y tiens absolument.
- Quel fichu pays !
- Il y a un instant vous le trouviez superbe.
- Il y a un instant j'ignorais que les foudres du chef frappaient d'interdiction les plaisirs les plus inoffensifs.
- Voyons, mon ami, vous avez la manie de vous plaindre à propos de tout.

— Il me semble qu'il y a de quoi.

Sir William réfléchit pendant une seconde, puis, se frappant le front d'un geste de satisfaction :

- Je chasserai quand même ! exclama-t-il
- Et moi je vous le défends formellement.
- Oh, ne craignez rien ; je ne tirerai pas une seule balle.
- Comment ferez-vous alors ?
- J'emploierai le lacet.

De Sambry lui tapa sur l'épaule.

- A la bonne heure, voilà qui vaut mieux ! fit-il.
- Et vous mangerez du gibier, malgré vous.
- A ces conditions, je veux bien.

Mais déjà l'Anglais avait hélé son fidèle Mwama, et bientôt tous deux, porteurs des engins nécessaires, disparurent dans les broussailles.

De Sambry et Harris passèrent le reste de la journée à causer entre eux ou à se renseigner auprès des indigènes du village sur la situation topographique de leur coin de terre, sur la distance qui les séparait encore du fleuve Kassai et sur les particularités qui pourraient les mettre sur la trace de Henri et de ses compagnons d'infortune.

Pourtant, malgré leurs longs interrogatoires ils n'en purent rien tirer de plus que ce qu'ils avaient déjà appris, et force leur fut de se borner à ce qu'ils en savaient.

Ainsi vint insensiblement le soir, dont les ombres accentuées, pressées et se répercutant sous le dôme de feuillage qui enclavait Olii, en faisaient une sorte de boîte mal éclairée.

C'était ravissant de mystère et de fraîcheur.

Les formes humaines s'y mouvaient comme des ombres chinoises mues par des ficelles invisibles et allongeant leurs silhouettes en lignes étranges et impalpables.

Sur les huit heures sir William rentra avec Mwama.

Ils marchaient courbés sous un objet lourd et de couleur fauve.

— Diable d'homme, dit le chef blanc à Harris, il parvient toujours à obtenir ce qu'il désire. Le voilà avec son gibier.

— Sur ma foi, c'est un magnifique sanglier, je crois, répondit le docteur.

— En effet, c'est un sanglier, fit sir Darly, qui s'était approché.

Puis, majestueusement, avec des allures de vainqueur :

— Vous voyez bien qu'on connaît passablement la chasse au lacet, ajouta-t-il.

— Mes félicitations sincères, conclut le chef, en lui faisant une révérence.

— Nous les méritons, car ce félon d'animal nous a donné du fil à retordre.

— Vraiment ?

— Je vous conterai cela tout-à-l'heure. En attendant nous allons livrer son corps aux couteaux de Nkéré,

Et les deux chasseurs s'en allèrent, en ployant sous la charge, déposer leur butin dans la tente faisant office de cuisine.

Cependant, les habitants du village, eux aussi, pensaient aux préparatifs de leur repas du soir.

On les vit sortir, par groupes, de leurs demeures, les uns traînant de gros vases en terre cuite au col étroit mais au ventre arrondi, d'autres apportant des tabourets grossièrement travaillés dans du bois d'ébène ou de sycomore ; d'autres encore portant quelques appétissants volatiles rôtis à la broche.

Hommes, femmes et enfants se réunissaient en cercle devant leur hutte, tandis que le père de famille déposait dans l'herbe le vase commun, autour duquel tous s'accroupirent dans des poses diverses.

Chacun ayant ainsi pris sa place, le souper commença.

N'ayant ni fourchettes ni cuillères, chacun à son tour enfonça le bras dans le vase et en ramena, des cinq doigts à la fois, une poignée de riz dont il se remplit ensuite la bouche, avec une glotonnerie mal dissimulée.

Dans un ordre parfait, chaque membre du ménage participait à ce

travail gastronomique, jusqu'à ce que la provision fût complètement épuisée.

Comme entremets ou plutôt comme dessert, on se partagea le meûu gibier, que l'on divisa toujours au moyen des mains et dont on se passa un morceau à peu près égal pour chacun.

On termina ce frugal repas par quelques fruits ; puis chacun, tant hommes que femmes, se jeta sur sa pipe.

C'étaient de longs tuyaux en jonc terminés par un semblant de tête en terre cuite, que l'on bourrait d'un mélange de chanvre et de tabac.

Le chef de famille battit le briquet et alluma d'abord son calumet, qu'il passa ensuite à son voisin, lequel y alluma le sien, par contact.

En un clin d'œil tous furent en train de fumer.

Ils tiraient de leurs pipes de larges bouffées qu'ils faisaient passer par leurs narines et qu'ils lançaient ainsi dans l'air, avec une satisfaction et une satiété peu communes.

Bientôt le village se remplissait d'une fumée âcre, qui prenait à la gorge et qui faisait tousser, tout aussi bien les explorateurs que les indigènes fumeurs.

On se gorgeait littéralement du précieux tabago.

Les Européens observaient, avec curiosité, les allures des indigènes, dont les enivrements prenaient des proportions vraiment extraordinaires.

Tout incorrigible fumeur qu'il fût, sir William était stupéfait de la rage avec laquelle ces gaillards torturaient leurs pipes, qui ne se détachaient pas un instant de leurs lèvres avides.

— Parole d'honneur, il vont se tuer ! fit-il.

— Pas de danger, maître, riposta Mwama.

— Question d'habitude, alors ?

— Oui, rien que cela. Notez que si un Européen absorbait la millième partie du tabac que ces indigènes consomment, il aurait bientôt la poitrine tuée par un complet dessèchement.

Et toujours les nègres d'Olii allaient leur train, jusqu'aux enfants, dont la plupart s'essayaient également au jeu de la pipe.

Cette manœuvre dura fort longtemps, après quoi chacun se retira dans sa demeure pour se livrer au sommeil réparateur.

— Si nous en faisons autant ? fit le chef.

Peu d'instants après, les explorateurs, eux aussi, rentrèrent dans leurs tentes et se mirent en devoir de s'étendre sur les hamacs.

Vu la tranquillité qui régnait dans et autour du village, de Sambry

jugea inutile d'établir un poste de nuit, mais Mwama fut d'un avis contraire.

— Il me semble que nous sommes parfaitement protégés par la disposition des lieux même, dit le chef.

— La protection est une chimère ici, répondit le serviteur.

— Cependant, nous voici enfouis comme un nid de fourmis.

— Le chasseur trouve les fourmis aussi bien que les autres animaux, maître.

— Avec cette différence qu'il faut les déterrer.

— On les déterre, maître, et voilà tout.

— Tu es d'une prudence outrée.

— Ma prudence est naturelle.

— Avec toi on ne doit pas craindre un enlèvement nocturne.

— Il vaut mieux prévoir que risquer, maître.

— Au fait, je veux bien qu'on veille.

— C'est toujours nécessaire. Du reste, c'est moi qui serai de garde.

— Pourquoi toi ?

— Parce que je suis bien reposé.

— Crains-tu quelque danger ?

— Aucun.

— Dans ce cas, laisses un autre prendre ce poste et couche-toi.

— Je ne dormirais quand même pas ; vous savez bien, maître, que j'ai mes jours et surtout mes nuits d'agitation. Celle-ci en est une. Alors il me faut du mouvement, de l'occupation, ou bien un aliment quelconque aux rêves de mon esprit. Rien n'est mieux fait pour calmer celui-ci, que la contemplation des grandeurs de la nature, surtout lorsqu'elle étale ses beautés et son silence nocturnes.

— Soit, que ce soit toi.

— Je le serais même, maître, si un autre le fut, car je me joindrais volontairement à lui.

Les explorateurs furent bientôt plongés dans un profond sommeil, pendant que Mwama s'était doucement étendu dans l'herbe, à l'extérieur des habitations.

Un calme délicieux régnait dans le village, et là-bas, au-dessus de sa tête, dans les arcades de feuillage, gazouillaient les oiseaux de nuit, regardant briller la lune, dont la lumière jaune éclairait le paysage d'un reflet douteux.

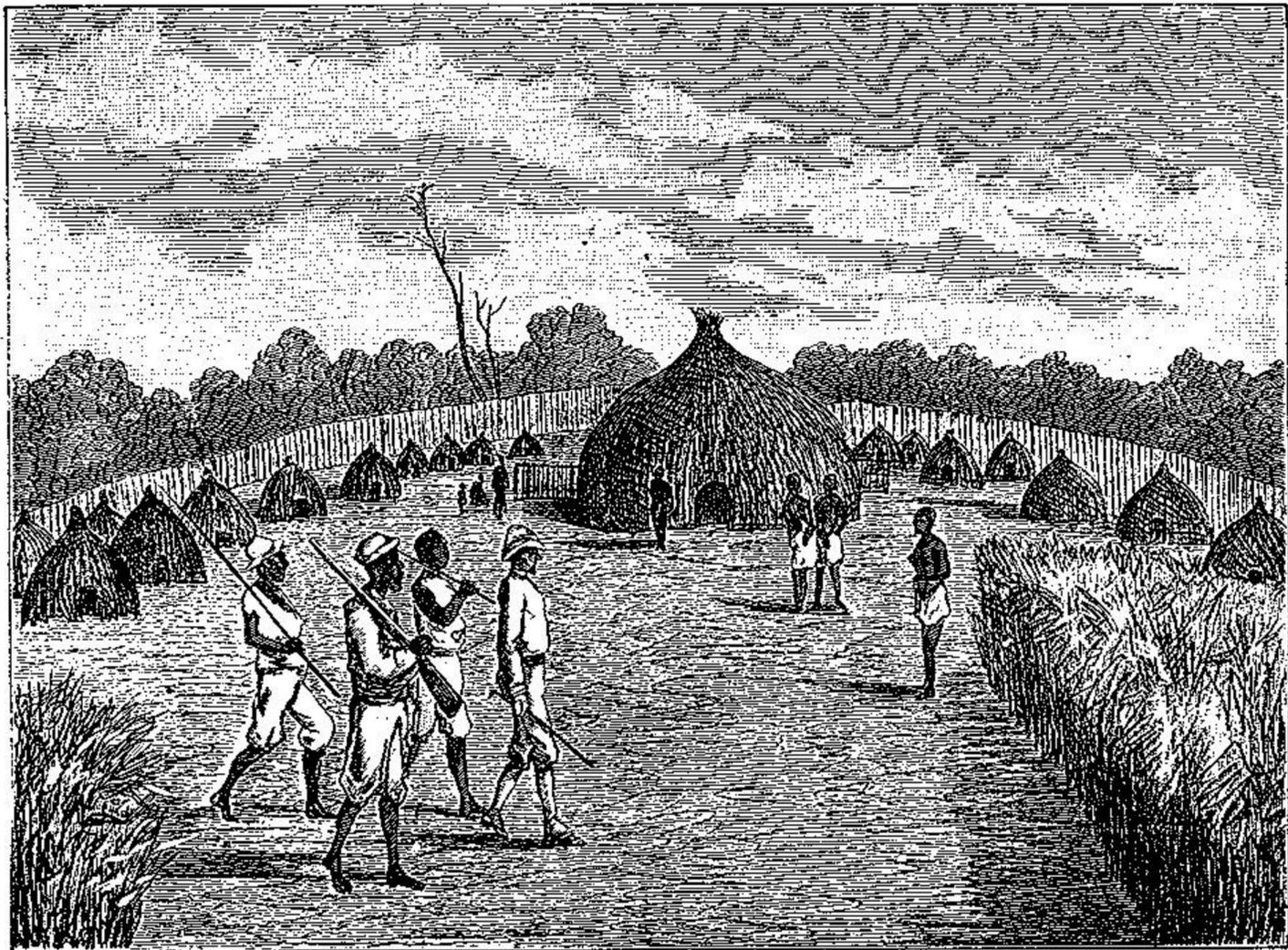
Ainsi s'était écoulé déjà une partie de la nuit, lorsque soudain Mwama tendit l'oreille.

— Qu'est cela ? murmura-t-il.

Un frôlement immense, indéfinissable, remplit l'espace et faisait frétiler les feuilles des arbres comme dans un frisson mystérieux.

Mwama s'efforça de voir ce qui arrivait, mais il ne put s'en rendre un compte exact.

Le bruit prit de la consistance et s'élargit avec tenacité, pendant qu'un voile semblait s'étendre sur la mi-clarté que laissait à l'espace la lumière de la lune.



C'ÉTAIT UN RASSEMBLEMENT DE QUELQUES HUTTES. (P. 152.)

— C'est drôle ! fit Mwama. Serait-ce la tempête ?

En même temps le bruit s'accroît encore et devint une sorte de bourdonnement entonné par des millions de voix minuscules et soutenues.

Une légion de points noirs parcourait l'espace, formant des bataillons serrés et zigzaguant dans toutes les directions.

Enfin le nègre avait compris.

Il eut un mouvement de véritable frayeur.

— Une invasion de moustiques ! s'écria-t-il.

Puis il s'élança, comme un fou, vers l'intérieur des tentes.

Tout le monde fut réveillé à la hâte, ce qui causa d'abord une certaine confusion.

Sir William bougeonnait à qui mieux mieux et ne put se mettre en tête comment il fût nécessaire de prendre le repos des gens pour une cause aussi futile.

Il en voulait absolument à Mwama.

— La cause n'est pas futile du tout, maître, fit le nègre.

— Quelques moustiques !

— Une armée, maître.

— On les écrase.

— A moins qu'ils ne nous aient sucé le sang a ant cela.

— Qu'en sais-tu ?

— Je parle d'expérience, maître.

— D'ailleurs, tu exagères, sans doute.

— Au contraire, maître.

— Attends, j'y vais voir.

— Ne le faites pas, sinon vous pourriez vous en repentir.

— Ah bah !

— Rien d'aussi dangereux qu'une invasion de moustiques.

Il fallut bien se rendre.

Mais sir William ne se laissa convaincre qu'à demi.

Cependant de Sambry étant intervenu, il fut obligé de modérer sa fougue et de se tenir tranquillement auprès des compagnons.

— Voyons, demanda de Sambry à Mwama, quel est le remède ?

— Le feu, maître.

— Le feu ?

— Oui, et lestement, car dans quelques secondes ils auront pénétré ici et couvert notre corps de plaies.

— Que faut-il faire alors ?

— Allumer de grands brasiers devant les tentes, afin d'empêcher les moustiques d'y entrer.

— Allons-y.

— Ensuite il faut bien fermer toutes les issues, pour la même raison.

— Au travail, mes amis ! s'écria le chef.

Tout le monde, devant ce péril puéril en apparence, mais sérieux par ses effets, tout le monde s'empressa de rassembler jusqu'au moindre petit débris de bois, de mousse ou de branche qu'on trouvait à l'intérieur des tentes.

Ce fut un mouvement général, d'autant plus accéléré que l'on entendait distinctement le bourdonnement significatif qui remplissait l'espace, à l'extérieur, comme le souffle menaçant d'un orage à l'horizon.

A certains endroits de la tente, la toile s'inclinait visiblement sous la poussée des insectes, qui la cognaient de leurs ailes microscopiques, réunis par le nombre en un effort gigantesque.

L'avertissement était patent ; il fallait se hâter.

Bientôt un amas de bois et de mousse se trouvait empilé devant l'entrée des tentes et l'on se dépêcha d'y mettre le feu.

La flamme s'éleva joyeuse et crépitante, éclairant les visages des explorateurs, qui, poussés par la curiosité du fait, venaient se poser en spectateurs, abrités par ce rempart embrasé.

Le spectacle valait réellement la peine d'être observé.

Des nuées d'insectes parcouraient l'air en bandes immenses, sur lesquelles le reflet du feu jetait des rayons incertains et rougeâtres.

Dans ces traînées de lumière, les animalcules avaient l'air de danser une sarabande et s'entrecroisaient avec une fougue inouïe ; puis, fascinés par la chaleur et le miroitement des flammes, ils vinrent irrésistiblement voltiger au-dessus du foyer et s'abattirent enfin dans le brasier qui les consuma.

Cette hécatombe dura plus de deux heures.

Peu à peu les rangs des moustiques s'éclaircirent, car plusieurs millions d'entre eux avaient trouvé la mort dans le bûcher dressé à leur intention par Mwama.

Le danger était passé complètement, et bientôt, ce qui restait encore d'insectes put facilement être détruit par les explorateurs et les indigènes.

Au reste, il était temps, car déjà le jour commençait à poindre et remomèrait aux voyageurs la tâche à poursuivre.

Satisfaits d'avoir assisté à cette étrange invasion, et surtout d'en être quittes à si bon compte, ils se retirèrent dans les tentes.

— Encore un péril auquel nous venons d'échapper, fit de Sambry.

— Grâce à la prévoyance de Mwama, répondit Harris.

— Vous ne sauriez croire, dit celui-ci, combien sont dangereuses ces irruptions soudaines. Bien souvent les moustiques ravagent ainsi des villages entiers et font périr les habitants dans des souffrances atroces. Leurs piqûres mortelles engendrent des inflammations subites auxquelles on ne connaît qu'un seul remède.

— Heureusement qu'il en existe un, observa sir William.

— Il existe, maître, mais il est d'une rareté incroyable.

— Voilà qui est passablement inexplicable.

— Au contraire. Pour ces genres de plaies, les forêts de l'Afrique produisent une plante dont les effets sont souverains; seulement cette plante est tellement peu trouvable qu'elle est presque inconnue. De là provient que bon nombre de tribus, qui ne possèdent pas ce précieux talisman, sont exposées à une destruction certaine, lorsque la mauvaise fortune amène sur leur territoire ces bataillons maudits. Ce qui est certain, c'est que la plupart des indigènes préfèrent la visite des négriers à celle des phalanges de moustiques.

— Et s'ils faisaient comme nous : allumer des feux ?

— Ah oui, maître, s'ils le faisaient !

— C'est pourtant bien élémentaire.

— A coup sûr. Cependant les nègres ne l'entendent pas ainsi. Il considèrent l'invasion des moustiques comme un fléau envoyé par leurs dieux pour les punir de leurs méfaits. Leurs lois défendent de s'insurger contre les soi-disant intentions des fétiches, et ils sont obligés de laisser s'accomplir cette rude épreuve. Une fois celle-ci consommée, liberté leur est donnée de se guérir, oui ou non.

Les Européens éclatèrent de rire.

— C'est d'une bêtise finie ! exclama William Darly.

— En effet, c'est peu malin, ajouta le chef.

— Et cependant on ne saurait convaincre du contraire les indigènes, répondit Mwama.

— Ce qui prouve, une fois de plus, que la civilisation doit encore beaucoup manœuvrer sur cette terre de fanatisme.

— Et qu'il lui faudra bien des années pour combattre et déraciner ces erreurs invétérées.

— On y parviendra, Mwama.

— Je l'espère, maître; mais nous n'en verrons plus les résultats.

Pendant cette conversation toute naturelle, l'aurore s'était levée, resplendissante, et les oiseaux avaient repris leurs ébats quotidiens dans le domaine verdoyant des arbres.

Il ne fallait plus songer au repos, car on avait hâte d'arriver sur les bords du Kassai.

— Préparons-nous, mes amis, dit le chef, nous aurons à faire une journée bien remplie. Dans deux heures nous partirons.